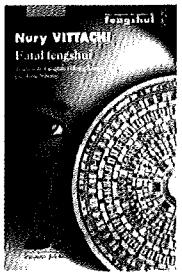
Mon pays, c'est l'Asie
Par l'écrivain Nury Vittachi

Nury Vittachi, né au Sri Lanka, est un écrivain qui trouve la liberté au-delà des frontières. Malgré des souvenirs d'enfance douloureux, il parle avec émotion de son pays de naissance, ravagé par les eaux. Mais il évoque aussi sa mission de « *militant asiatique* » et de « *citoyen du monde* » : offrir à l'Orient et à l'Occident des points de contact, leur donner l'envie de se rencontrer et de s'enrichir mutuellement.

Les stéréotypes évoluent si vite... Une jeune Française à qui on aurait parlé, il y a quelques mois encore, du Sri Lanka, aurait certainement imaginé des plages magnifiques avec des cocotiers. Et elle aurait eu raison. Mais aurait-elle vu, sous le cocotier, le spécialiste informatique de la lutte antispam, ou celui qui gère un réseau téléphonique sexuel ? Or, le Sri Lanka, c'était l'un et l'autre. Depuis le tsunami, cette perception des choses a été bouleversée elle aussi. Dans un sens, le tsunami a montré que, sur Terre, nous sommes un seul peuple qui partage de l'amour et de l'information. C'est le bon côté de cette catastrophe ressentie au niveau planétaire. Le mauvais côté, c'est que, une fois de plus, l'Occident se retrouve à aider l'Orient, et c'est un problème, car cela a toujours été ainsi. Il serait temps que les choses changent.
J'ai été très ému par toute l'aide, et pas seulement l'argent versé, mais aussi par les gens qui sont venus aider à reconstruire : cela m'a fait penser que, pour un tel drame, le monde réagit comme une seule famille. C'est une idée qui me touche. Personnellement, j'ai perdu un membre de ma famille, mais pas de ma famille proche. Pourquoi en parler ? C'est une tragédie mondiale bien plus qu'une tragédie individuelle. Et de cette tragédie peut naître autre chose de positif : les gens tout autour du monde veulent aider, être solidaires, et la meilleure façon de le faire, c'est de venir sur ces plages de rêve pour y siroter un cocktail !

J'ai quitté le Sri Lanka enfant, en 1961. J'y ai encore de la famille et j'y retourne quelquefois – ce fut le cas encore cette année. Depuis 1987, je vis à Hongkong. J'y suis allé en lune de miel et je suis tombé amoureux de ce lieu. En y vivant aujourd'hui avec ma famille, j'ai l'impression de vivre ma dix-huitième année de lune de miel. Je peux donc me présenter comme un écrivain sri-lankais, ou hongkongais. Ces deux définitions me conviennent car, dans chacun de mes livres, il y a des personnages de l'Asie du Sud ou de l'Est, mais aussi des Australiens, des Européens... dans une sorte de multiculturalisme revendiqué. Je suis un citoyen du monde. Ma femme est européenne, mes trois enfants sont chinois, adoptés. Certains médias, à

ROMAN UN CHOUIA DE FENG SHUI CHINOIS ?



PHOTOS : D.R.

L'EXTRAIT
***Fatal fengshui,* roman de Nury Vittachi (éd. Picquier Poche).**
Lire aussi notre avis, page suivante.
« Il s'agissait de contrôler les caractéristiques fengshui de la loge principale dans le nouvel auditorium chic de Bangkok. L'homme qui était censé l'utiliser était un certain Khoon Boontawee, une star du cinéma thaïlandais qui avait déjà joué dans trente-six films, interprétant chaque fois le rôle d'un gentil avec une touche de cruauté, ou d'un méchant avec une touche de bonté. Ce soir-là devait avoir lieu la première de son nouveau film, *Street Fighting Dragon,* dans lequel il incarnait un personnage au grand cœur, fils d'un vilain chef de gang. La date de la sortie, le vendredi d'un long week-end férié, avait été choisie par l'agent de la star pour optimiser les recettes, bien que ce fut un jour de mauvais augure sur le calendrier personnel de l'acteur. C'est pourquoi la mère de Khoon Boontawee, qui était d'origine chinoise, avait insisté pour qu'un authentique maître de fengshui chinois soit convoqué afin de neutraliser les influences négatives. »

MINIBIO
Nury Vittachi
Militant asiatique

Sur sa carte de visite, une photo le montre en costume avec un col mandarin, des lunettes noires hypertendance et... un gros nez rouge. Quand on le rencontre, c'est bien le même petit homme chauve vêtu d'une magnifique veste asiatique bleue, le regard pétillant et l'humour malicieux, le tout enrobé dans un anglais d'Oxford parfait. Né au Sri Lanka et vivant depuis 1987 à Hongkong, où il a épousé une Anglaise et adopté trois petits Chinois, Nury Vittachi aime se présenter comme un *« militant asiatique »*. Définition qu'il complète d'un exemple très second degré mais dit sur un ton très convaincu : « *Je ne porte que des chemises asiatiques, jamais de cravate. Les cravates sont une supercherie impérialiste occidentale pour empêcher la circulation du sang vers le cerveau.* » Véritable maître de feng shui (sa boussole ne le quitte jamais), journaliste, professeur, organisateur d'un festival de littérature asiatique, et romancier au succès mondial, Nury Vittachi ressemble comme deux gouttes d'eau à ses livres : érudit et drôle, inventif et bourré de références, asiatique et international.

ACTU/ROMAN NOTRE AVIS
Fatal fengshui
roman de Nury Vittachi.

Deuxième volume des aventures du maître de feng shui G.F. Wong et de sa collaboratrice australienne Joyce MacQuinnie, Fatal fengshui joue à merveille des trois registres qui avaient fait le succès du Maître du fengshui perd le nord : des intrigues policières pimentées d'humour et de sagesse orientale. Wong et Joyce, dans toute la saveur de leurs oppositions complémentaires (lui, vieil Asiatique pingre et traditionaliste ; elle, jeune Occidentale délurée et férue d'ordinateurs), forment une paire d'enquêteurs irrésistibles, capables comme ici de retrouver des voleurs de voitures de luxe ou les responsables de morts mystérieuses, survenues dans des clubs de gym. L'Inde, l'Australie, Singapour, la Thaïlande les voient ainsi, par la grâce des règles bien appliquées du feng shui et de quelques principes de sagesse orientale, remettre un peu d'ordre partout où ils se chamaillent, pour notre plus grand plaisir...

Hongkong, ont parlé de ma famille comme de la famille Benetton, cela ne me gêne pas une seconde. Au contraire. Quand on me demande de me définir, je dis que je suis un militant asiatique. Il y a six milliards de personnes dans le monde, et près de deux sur trois vivent en Asie. Et, pourtant, il semble que la culture ne vienne que de deux endroits : l'Europe et les États-Unis. C'est ce qui est effrayant. Que dans cette population, qui représente près de 65 % de la population du globe, les écrivains qui ont une réputation mondiale ne se comptent que sur les doigts d'une main. Parmi les rares écrivains asiatiques connus dans le monde entier, pratiquement aucun ne vit en Asie. C'est une anomalie, mais toutes les anomalies peuvent être réparées. La contrepartie positive, c'est que les cultures asiatiques vont commencer à être plus importantes dans le monde. Voilà pourquoi il est important pour moi de représenter l'Asie. Toute l'Asie. Je sens que j'ai la mission de faire se rencontrer ces deux côtés du monde que sont l'Asie et l'Occident, et de les présenter l'une à l'autre.

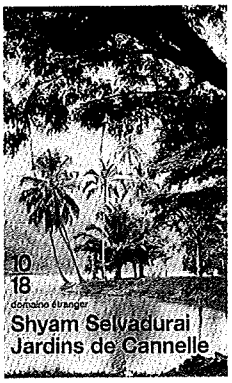
Dans mes livres policiers feng shui, les personnages jouent sur l'opposition des stéréotypes : mon héros est un homme, son assistante une femme, l'une est très jeune, l'autre très vieux, l'une est ouverte, l'autre sexiste, l'un est raciste, l'autre pas du tout, l'un est un Asiatique traditionaliste, l'autre une Occidentale férue de modernité... Mais ils n'arriveraient jamais à résoudre les énigmes s'ils ne travaillaient pas en duo. Le message ? C'est lorsque l'Est et l'Ouest travaillent ensemble qu'on peut résoudre les problèmes.
À l'époque où j'ai commencé à écrire ces livres, le feng shui *(c'est-à-dire l'art de vivre, d'inspiration chinoise, qui cherche à harmoniser les rapports de l'homme et de son environnement, NDLR)* était très à la mode, les gens me posaient sans cesse des questions sur ce sujet, et j'ai pensé que ce pouvait être intéressant de m'en inspirer et de l'utiliser comme matière de romans, pour présenter de façon ludique une partie de la culture asiatique. Aujourd'hui, tout le monde connaît le feng shui et tout le monde en a marre... Depuis, j'ai pris conscience de l'intérêt du *vaastu*, la variante indienne du feng shui, et des possibilités qu'il offre. À l'extérieur de l'Inde et du Sri Lanka, personne n'en a entendu parler, donc il n'en sera question que dans mes livres, ce sera mon style, ma marque personnelle. Ce sera aussi une façon de renouer avec mes racines culturelles et cela me ravit.
Il y a beaucoup de spiritualité et de magie dans la vie des gens au Sri Lanka et dans toute l'Asie, beaucoup plus qu'en Occident. Tout ce que nous faisons, manger, marcher, dormir, possède des éléments invisibles en soi que vous ne voyez pas. Dans la culture occidentale, on pense que voir c'est croire ; en Asie, c'est plutôt : croire c'est voir. C'est une chose que l'Asie peut apprendre au reste du monde. Vous pouvez nous apprendre énormément en matière de technologie ou d'art, nous, nous avons cette culture précieuse de l'invisible à vous transmettre.

Mon pays, c'est l'Asie, depuis plus de quarante ans. Mon désir d'écrire vient du drame d'avoir été expulsé du Sri Lanka, alors que j'étais un petit garçon. Mon père était écrivain, un écrivain politique renommé dont les textes déplaisaient beaucoup au Premier ministre de l'époque, une femme très autoritaire. Elle voulait soit l'emprisonner, soit le faire tuer. Je me souviens du jour où nous avons reçu un appel téléphonique du chef de la police, qui a dit à mon père : *« J'ai reçu l'ordre du Premier ministre de vous arrêter. Faites en sorte de ne pas être chez vous lorsque j'arriverai. »* Puis le téléphone a sonné de nouveau. C'était le ministre de l'Immigration, qui avait reçu lui aussi un ordre du Premier ministre, celui de récupérer nos passeports. Il nous a aussi avertis : *« Utilisez-les maintenant ! »* Nous avons pris le premier avion qui partait pour Singapour. Sur place, nous ne pouvions même pas nous payer l'hôtel le moins cher. Mais mon père se souvenait de films où, dans des hôtels de luxe, on ne demandait qu'une signature aux héros. Nous sommes donc allés dans l'hôtel le plus chic de Singapour. Il a demandé une suite pour sa famille. *« Où dois-je signer ? »* Et cela a marché… Dieu doit sans doute aimer les fous ! Cela m'a fait prendre conscience que seules des réponses créatives permettent de surmonter les problèmes de la vie.

Il y a une suite à cette histoire. En 1989, j'étais journaliste à Hongkong. L'ancien Premier ministre du Sri Lanka, la femme qui avait jadis menacé mon père, est venue en visite, et j'ai tout de suite pensé : « Je dois la tuer ! » Les Sri-Lankais sont comme ça : ils surréagissent ! Hongkong est une ville très protégée, très sécurisée, où les crimes sont rares. Il est difficile de s'y procurer une arme. Je me suis rendu à l'endroit où elle devait prononcer son discours et j'ai attendu dans la pièce où elle devait venir après avoir parlé. Quand elle est entrée, elle s'est adressée à moi et m'a dit : *« Garçon, apportez-moi du thé. »* J'ai pensé : je vais lui amener son thé, et après je la tuerai. Et puis je me suis dit que je devrais lui dire qui j'étais, comme dans ces films où, avant de commettre un crime, on fait tout un discours pour expliquer aux gens pourquoi on va les tuer. Je l'ai interpellée : *« Je m'appelle Vittachi, vous souvenez-vous de ce nom ? – Oui, oui, je me souviens. On a essayé de se débarrasser de votre famille il y a des années. On s'amusait bien à l'époque, n'est-ce pas ? »* Nous avons parlé pendant une demi-heure et je ne pouvais plus la tuer. C'était juste une vieille femme. Elle est repartie au Sri Lanka et, peu de temps après, en lisant le journal, j'ai appris qu'elle était morte. J'ai pensé que Dieu s'était vengé, pas moi. Ma femme, qui trouve que je fais du mauvais thé, pense plutôt que c'est mon thé qui l'a tuée… ■

Nury Vittachi, traduit par Stéphane Ly-Cuong.
Dossier coordonné par Didier Roth-Bettoni

ROMAN ET RESPIRER LE PARFUM DE CEYLAN…



L'EXTRAIT
***Jardins de Cannelle*, de l'auteur sri-lankais Shyam Selvadurai (éd. 10/18).**

« La réputation de Murugasu le précédait : avant de le rencontrer, elle savait déjà que c'était celui qui avait décapité les dieux du temple familial avant d'arriver en Malaisie comme un converti chrétien. Tout en servant thé et gâteaux aux paroissiens, elle avait conscience qu'il la fixait. Lorsqu'elle sentit qu'il ne l'observait plus, elle le regarda brièvement elle aussi, pleine d'admiration pour sa manière d'agir si passionnée. Dès cette époque, il était bien en chair, son estomac pointait sous sa veste. Elle voyait bien qu'il était mal à l'aise dans ce costume de coton blanc qui le gênait, le faisait transpirer sans cesse. »

TSUNAMI

BILAN PROVISOIRE

Six mois après le tsunami qui, le 26 décembre 2004, a dévasté une partie de l'Asie, les chiffres n'en finissent pas de donner le vertige. Plus de 270 000 morts pour toute la région, un million de personnes déplacées ou sans-abri, plusieurs dizaines de milliards d'euros nécessaires pour la reconstruction. Le Sri Lanka est, après l'Indonésie, le pays qui a payé le plus lourd tribut : 31 000 morts (dont 102 étrangers), 6 000 disparus, 15 000 blessés, 500 000 sans-abri. Les besoins sont évalués à au moins 1,2 milliard d'euros. À la suite de la catastrophe, les États se sont fortement mobilisés. De leur côté, les multiples O.N.G. (organisations non gouvernementales, tels Médecins du monde, le Secours catholique, l'Unicef, etc.), à pied d'œuvre dans la région depuis le tsunami, ont récolté des fonds qui pourraient couvrir près de la moitié de cette somme.